



REVUE DE PRESSE

Romeo Castellucci



Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2018

Romeo Castellucci

La Vita Nuova

La Villette – Grande Halle – 19 au 24 nov.

RADIO

Mardi 10 septembre

France Inter / *Boomerang* / Augustin Trapenard - de 8min29 à 9min05

Annonce de la 48^{ème} édition du Festival d'Automne à Paris, annonce des portraits Merce Cunningham, La Ribot, *Retrospective* de Jérôme Bel et *La Vita Nuova* de Roméo Castellucci.

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-10-septembre-2019>

Mercredi 20 novembre

France Culture / *La Grande Table* / Olivia Gesbert - de 12h à 12h30

Invité : Romeo Castellucci

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-culture/romeo-castellucci-maitre-de-ceremonie>

VIDÉO

Mardi 12 novembre 2019

Arte / *Coup de cœur*, La sélection des sorties culturelles

Sujet : *La Vita Nuova* de Romeo Castellucci.

<https://www.arte.tv/sites/coupsdecoeur/2019/11/12/performance-de-romeo-castellucci-a-la-grande-halle-de-la-villette/>

PRESSE

Anousparis.fr – 30 août 2019

Le Figaro – 2 septembre 2019

Les Échos – 2 septembre 2019

Les Inrockuptibles – 11-17 septembre 2019

Le Figaroscope – 16-22 octobre 2019

Mouvement – Novembre-Décembre 2019

Sceneweb.fr – 19 novembre 2019

Loeildolivier.fr – 20 novembre 2019

Toutelaculture.com – 20 novembre 2019

Les Échos – 21 novembre 2019

Mouvement.net – 25 novembre 2019

Lavoroculturale.org – 25 novembre 2019

logazette.fr – 26 novembre 2019

Numero.com – 26 novembre 2019



Elsa Pereira
il y a 3 jours

[Accueil](#) » [A.Voir](#) » Festival d'automne 2019 : notre sélection

Festival d'automne 2019 : notre sélection

Égypte, Corée, Portugal, Taïwan, Chypre... Voilà presque 50 ans (48 pour être précis) que le Festival d'Automne offre à des artistes du monde entier une scène pour s'exprimer, partager leur regard et interrogations sur le monde. La 48^{ème} édition de ce festival fleuve étiré sur quatre mois ne déroge pas à la règle avec une programmation européenne et internationale pointue et éclectique, « fruit de regards croisés et de cultures plurielles » comme le souhaitait son directeur Emmanuel Demarcy-Mota. Pour vous aider à faire votre choix dans cette programmation pléthorique, nous avons sélectionné quelques spectacles, mois par mois, du 10 septembre au 31 décembre.

À voir en septembre



Milo Rau, «Oreste à Mossoul» © Fred Debrock

- ***Oreste à Mossoul* de Milo Rau**

Inventer une *Orestie* d'aujourd'hui, avec les préoccupations et les interrogations qui éprouvent notre réalité. Le metteur en scène et directeur du NTGent Milo Rau s'empare de la tragédie d'Eschyle pour la glisser dans les décors détruits des villes de Mossoul et de Sinjar, au nord de l'Irak. En documentant le réel et en se rendant plusieurs fois sur place avec son équipe de comédiens, il invente un théâtre d'investigation.

***Oreste à Mossoul* de Milo Rau** du 10 au 14 septembre aux Amandiers-Nanterre



Gisèle Vienne, « Crowd » © Estelle Hanania

• **Crowd de Gisèle Vienne du 25 au 28 septembre au Centre Pompidou**

Pièce de danse contemporaine essentielle, *Crowd* réunit sur le plateau du Centre Pompidou une quinzaine de danseurs le temps d'une fête improvisée. Une chorégraphie polyphonique traversée par un DJ set de musique électro signée Peter Rehberg. Pour Gisèle Vienne, *Crowd* exprime « la façon dont une communauté spécifique peut gérer (ou non) l'expression de la violence ». Inspirée par le *Sacre du printemps*, la chorégraphe déroule une rave euphorique où violence et désir cohabitent.

[Crowd de Gisèle Vienne](#) du 25 au 28 septembre au Centre Pompidou

À voir en octobre



Robert Wilson, « Jungle Book » © Lucie Jansch

• **Jungle Book d'après « The Jungle Book » de Rudyard Kipling par Robert Wilson et CocoRosie du 6 octobre au 8 novembre au 13ème art**

Difficile de ne pas reconnaître l'esthétique bleutée des spectacles de Robert Wilson. Des œuvres théâtrales et poétiques que l'on retrouve fréquemment programmées au Festival d'Automne. Après *Peter Pan*, le metteur en scène et plasticien américain s'est de nouveau entouré du duo musical CocoRosie pour son adaptation du *Livre de la jungle*. Un spectacle jeune public qui devrait séduire un large public.

Jungle Book d'après « The Jungle Book » de Rudyard Kipling par Robert Wilson et CocoRosie du 6 octobre au 8 novembre au 13ème art



La Ribot, « Laughing Hole » (2006), Galeria Soledad Lorenzo, Madrid, 2007 © Oronoz

• **Laughing Hole de La Ribot**

Impossible de passer outre le magnifique focus du Festival d'Automne sur Maria Ribot alias La Ribot. Performeuse, danseuse et chorégraphe suisse-espagnole, La Ribot est un véritable OVNI. Influencée par l'histoire du théâtre et des arts visuels, ses chorégraphies se sont souvent affranchies des normes sociétales, investissant des lieux tels que des musées ou des galeries. Pour *Laughing Hole*, spectacle créé en 2006, la chorégraphe a mis en scène trois interprètes et des centaines de pancartes. Dans un rire nerveux constant, les cartons « brutal killing », « my terror », « sales here » s'affichent sur les murs du décor. Une performance cynique et brutale dédiée au traitement médiatique des tortures qui ont eu lieu à Guantanamo.

Laughing Hole de La Ribot le 5 octobre au CND – Pantin

À voir en novembre



Fanny De Chaillé, « Désordre du discours » © Marc Damage

• Désordre du discours d'après « L'Ordre du discours » de Michel Foucault de Fanny de Chaillé

Le 2 décembre 1970, Michel Foucault prononce sa leçon inaugurale au Collège de France, où il deviendra jusqu'en 1984 professeur d'Histoire des systèmes de pensée. Des cours dans lesquels il aborda des thématiques telles que la guerre, la biopolitique, le pouvoir politique. Avec *Désordre du discours*, Fanny de Chaillé met en scène Guillaume Bailliart derrière un bureau dans un amphithéâtre, alors que le théâtre s'articule autour d'un discours réel dans un décor inventé. Ici tout est inversé. Le décor est réel et le discours fictif. Son idée derrière cette performance d'une heure, « Partir de *L'ordre du discours* et redonner du corps à ce texte. »

Désordre du discours d'après « L'Ordre du discours » de Michel Foucault de Fanny de Chaillé, le 4 novembre à l'université Paris 8, les 6 et 7 novembre à l'université de Nanterre, le 8 novembre aux Beaux-Arts et les 10 et 11 décembre à la Sorbonne.



Romeo Castellucci, « La Vita Nuova » © Veerle Vercauteren

• **La Vita Nuova de Roméo Castellucci**

Habitué du Festival d'Automne, Roméo Castellucci présente cette année *La Vita Nuova*, une courte performance inspirée de « *L'esprit de l'utopie* » du philosophe allemand Ernst Bloch. Dans un parking souterrain peuplé de voitures, plusieurs hommes vêtus d'aubes blanches de prêtres se sont donnés rendez-vous. Certaines automobiles sont recouvertes de bâches, d'autres gisent sur le sol les roues en l'air... Un décor apocalyptique dans lequel aura lieu une messe ou une forme de rituel métaphorique où l'on renversera des voitures pour parler de révolte. Comme souvent chez Castellucci, la vérité est ailleurs.

La Vita Nuova de Roméo Castellucci du 19 au 24 novembre à la Grande Halle de la Villette

-

Cap sur les festivals

FESTIVAL D'AUTOMNE
À PARIS

Du 10 septembre
au 31 décembre



FELIPE FERREIRA

Théâtre, danse, performance, cinéma... Pour sa 48^e édition, le Festival d'automne à Paris continue d'arpenter toutes les disciplines et les lieux les plus divers, s'aventurant aussi hors des théâtres (musées, lycées). À l'affiche, on retrouve les grands noms de la scène internationale : Robert Wilson (*Jungle Book*, avec CocoRosie), Frank Castorf (*Bajazet*), Milo Rau (*Oreste à Mossoul*), Christoph Marthaler (*Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter*), Romeo Castellucci (*La Vita Nuova*) ou encore tg Stan et Tiago Rodrigues (*The way she dies, notre photo*). Côté français, Julie Deliquet (*Un conte de Noël*, d'après le film d'Arnaud Desplechin), Mohamed El Katib (*la Dispute*), Vincent Thomasset (*Carrousel et Lettres de non-motivation itinérantes*) sont de la partie. Les chorégraphes Merce Cunningham et La Ribot sont l'objet d'un « Portrait ». Enfin, une rétrospective du cinéaste américain Richard Linklater (*Boyhood*) complète le festin.

www.festival-automne.com

IDEES & DEBATS

art&culture

Eclats de la rentrée 2019

Philippe Chevilley

🐦 @pchevilley

Vincent Bouquet

🐦 @VincentBouquet

Philippe Noiset

🐦 @philippenoisett

et Philippe Venturini

Remède idéal contre le stress de la rentrée : aborder la saison théâtrale avec légèreté. Deux Feydeau sont à l'affiche : « La Dame de chez Maxim » mise en scène par Zabou Breitman avec une distribution d'enfer (Lea Drucker, Micha Lescot, André Marcon...) à partir du 10 septembre au Théâtre de la Porte Saint-Martin, et « La Puce à l'oreille », dirigée par Lilo Baur avec la troupe étincelante de la Comédie-Française (du 20 septembre au 3 février). Enchantement garanti aussi avec la dernière création juvénile de Robert Wilson et de CocoRosie « Le Livre de la jungle » (*) au Théâtre de la Ville-13^e Art (du 6 octobre au 8 novembre).

Ainsi armé, on peut opter pour la gravité avec le bouleversant diptyque d'Emmanuel Meirieu : « Les Naufragés » et « La Fin de l'homme rouge » (du 12 septembre au 2 octobre) ; ou en découvrant la dernière création du Suisse Milo Rau « Oreste à Mossoul » (*) aux Amandiers de Nanterre (du 10 au 14 septembre). Simon Abkarian revisite lui aussi la tragédie grecque avec une « Electre des bas-fonds » au Théâtre du Soleil (du 25 septembre au 3 novembre). Et la Brésilienne Christiane Jatahy présente le deuxième volet de son Odyssée, « Le Présent qui déborde » (un des succès d'Avignon 2019) au Théâtre de l'Odéon (du 1^{er} au 17 novembre). Autre spectacle phare d'Avignon, « Architecture » de Pascal Rambert est repris aux Bouffes du Nord (6 au

22 décembre).

Stars et grand répertoire

Les stars internationales de la mise en scène sont légion. Le théâtre de la Bastille ouvre la saison avec un pas de deux des Belges TG Stan et du Portugais Tiago Rodrigues, « The Way She Dies » (*), variation sur « Anna Karénine » (du 11 septembre au 6 octobre). L'Anglaise Katie Mitchell s'attaque à « Orlando » de Virginia Woolf à l'Odéon (du 20 au 29 septembre) ; l'Allemand Thomas Ostermeier à « Abgrund » de Maja Zade aux Gémeaux de Sceaux (du 3 au 23 octobre) ; et le Polonais Krzysztof Warlikowski à « On s'en va » d'Hanoch Levin à Chaillot (du 13 au 16 novembre). L'Italien Romeo Castellucci présente « La Vita nuova » (du 19 au 24 novembre et le Suisse Christoph Marthaler « Bekannte Gefühle Gemischte Gesichter » (du 21 au 24 novembre) à la Villette (*), Frank Castorf s'empare de « Bajazet » (*) à la MC93 (5 au 14 décembre).

Le répertoire n'est pas négligé : après Eric Ruf au Français, Claudia Stavisky met en scène « La Vie de Galilée » de Brecht à La Scala Paris (du 10 septembre au 9 octobre), avec Philippe Torreton. Clément Hervieu-Léger nous invite à « Une des dernières soi-

rées de carnaval » de Goldoni aux Bouffes du Nord (du 8 au 29 novembre). Enfin, on attend beaucoup de quatre spectacles hors-norme : « Elephant Man » revu par David Bobée avec Béatrice Dalle et Joey Starr aux Folies Bergères (du 3 au 20 octobre) ; « les Mille et une nuits » de Guillaume Vincent à l'Odéon (du

8 novembre au 8 décembre) ; « Un jardin de silence », l'hommage de Thomas Jolly à Bar-

bara à La Scala Paris (du 18 octobre au 3 novembre) ; et « Féminines », l'histoire de la première équipe de France de foot féminine par Pauline Bureau au Théâtre de la ville (du 27 novembre au 7 décembre).

Cunningham et La Ribot

Côté danse, Merce Cunningham, dont on célèbre le centenaire de la naissance, est à la fête. Après Montpellier danse, le Festival d'automne lui consacre un portrait avec des reprises essentielles (« RainForest », « Summerspace » ou « Sounddance ») ou de spectacles plus rares comme « Scenario » par le Ballet de l'Opéra de Lyon (du 28 septembre au 21 décembre). Un autre américain, William Forsythe, est célébré par le Ballet de l'Opéra de Paris avec « Blake Works I », sur des chansons de James Blake. (du 19 septembre au 15 octobre). Les propres danseurs de Forsythe sont réunis pour « A Quiet Evening of Dance » (*) chef-d'œuvre de délicatesse au Châtelet (du 4 au 10 novembre). Nouvelle star de la danse, Crystal Pite revient avec une création à l'Opéra. Et on retrouve l'Espagnole La Ribot (*), danseuse et performeuse, pour un minifestival, et un duo avec Mathilde Monnier, « Please Please Please », mis en scène par Tiago Rodrigues.

La rentrée lyrique s'annonce toute aussi prometteuse. Offenbach, Marc Minkowski et Vincent Huguet racontent « Les Contes d'Hoffmann » à Bordeaux (du 19 septembre au 1^{er} octobre). Lyon affiche un « Guillaume Tell » de Rossini conçu par Tobias Kratzer, un jeune Allemand à découvrir, avec le ténor John Osborn (du 5 au 17 octobre). Les amateurs de baroque pourront partir pour « Les Indes galantes » de Rameau, à l'Opéra Bastille, guidés par Leonardo García Alarcón et Clément Cogitore (du 27 septembre au 15 octobre), puis visiter « The Indian Queen » de Purcell, à Lille, confiée à Emmanuelle Haïm et au Belge Guy Cassiers (du 5 au 12 octobre) et découvrir, à l'Opéra-Comique, l'« Ercole Amante » de Cavalli grâce à Raphaël Pichon, Valérie Lesort et Christian Hecq (du 4 au 12 novembre). Dans le grand répertoire, on note une « Traviata » à l'Opéra de Paris, mise en scène par le jeune prodige australien Simon Stone (du 12 septembre au 16 octobre) ; puis des « Noces de Figaro » au Théâtre des Champs-Élysées, marquant les débuts à l'opéra du cinéaste

américain James Gray, avec Jérémie Rhorer à la baguette (26 novembre au 7 décembre). ■

SPECTACLES

Rentrée théâtre, danse et opéra

de septembre

à décembre 2019.

() Spectacles présentés dans le cadre du Festival d'automne 2019.*

Faute de place, les dates de tournées ne sont pas mentionnées.



© Lucie Janssch

« Le Livre de la jungle » de Robert Wilson et CocoRosie, avec au premier plan (en rouge) le jeune Yuming Hey, formidable dans le rôle de Mowgli.

Les Inrockuptibles - 11-17 septembre 2019

Rentrée scènes Sélection de la rédaction



La Vita nuova
de Romeo
Castellucci

Veerie Vercouteren

L'Automne des passions

Témoignant d'une liberté de création dont la performance est porteuse, le Festival d'Automne à Paris ouvre sa section performative à tous les imaginaires. On peut ainsi arpenter les rues d'Aubervilliers avec *On Foot: Aubervilliers* en compagnie du compositeur américain Craig Shepard ou suivre *Les Historiennes* de Jeanne Balibar, une lecture qui s'appuie sur les travaux de trois historiennes pour mettre en avant les destinées de Violette Nozière, Delphine Seyrig et Marguerite Duras. Si Romeo Castellucci traverse l'histoire de l'art entre effets décoratifs et voiture renversée dans *La Vita nuova*, le collectif Grand Magasin et leurs invités compilent dans *Grammaire étrangère* leurs étonnements linguistiques et s'amuse du maniement des mots.

Côté théâtre, l'heure est aux hommages sans nostalgie. Les Américains du Wooster Group se plongent dans l'univers de Tadeusz Kantor. Avec *A Pink Chair (In Place*

of a Fake Antique), ils revisitent l'une de ses dernières pièces, *Je ne reviendrai jamais*, et font entendre des textes de celui qui fut un maître du théâtre polonais. Dans *Sentiments connus, visages mitigés*, Christoph Marthaler s'arme de tendresse et d'une belle dose d'humour pour mettre en scène le groupe de comédiens qui a participé à l'aventure de la Volksbühne menée à Berlin par Frank Castorf durant vingt-cinq ans jusqu'à son éviction en 2016. Faire front est une devise dédiée aux artistes, et l'on découvre dans la foulée la nouvelle création de Frank Castorf. Avec sa troupe où figurent Jeanne Balibar et Jean-Damien Barbin, l'éternel trublion du théâtre mixe *Bajazet* de Racine avec des textes d'Antonin Artaud pour faire l'éloge de la langue française à travers le collage d'une partition inédite. **Patrick Sourd**

Festival d'Automne à Paris du 10 septembre au 31 décembre



« La Vita Nuova »
de Romeo Castellucci,
du 19 au 24 nov.,
à la Grande Halle
de la Villette, 211, av.
Jean-Jaurès (XIX^e).
Tél.: 01 40 03 75 75.

La Vita Nuova

-

de Romeo Castellucci, du 19 au 24 novembre à La Villette, Paris

-

Romeo Castellucci aimerait que l'on cesse de le qualifier de « mystique ». Il n'en reste pas moins que l'on traverse ses pièces comme un mystère, manquant de mots pour décrire ce qu'il vient de nous arriver. S'il s'empare de thèmes ou d'œuvres canoniques, il les nimbe d'une étrangeté qui fait trembler le sens. Ici, des hommes, tout de blanc vêtus, s'affairent avec lenteur autour de voitures et s'adonnent à de curieux rituels. Sont-ils de nouveaux apôtres, des mécaniciens ou les deux ? Cela n'a peut-être aucune importance.

◇ A. J.-C.



La Vita Nuova de Romeo Castellucci. p. Stephan Glagla

Sceneweb.fr – 19 novembre 2019

/ histoire / « Giulio Cesare » : quand la France découvrait Romeo Castellucci

19 novembre 2019 / dans À la une, Histoire / par Hadrien Volle



Giulio Cesare photo Théâtre de l'Odéon

En France, on ne présente plus Romeo Castellucci : le metteur en scène est autant détesté qu'encensé. Il revient à Paris cette semaine à la Villette pour présenter *La Vita Nuova*, dans le cadre du Festival d'Automne. Si, aujourd'hui, il est assuré de faire salle comble, qu'en était-il lorsqu'il a débuté en France ?

Après un premier passage, bref, au festival Turbulences de Strasbourg pour montrer *L'Orestie* en 1997, **Romeo Castellucci est véritablement entré dans le paysage théâtral Français en 1998, au gymnase Aubanel pendant le 52^e Festival d'Avignon.** Il y montrait *Giulio Cesare* avec sa compagnie, la *Societas Raffaello Sanzio*, créée en 1981 par Castellucci, sa sœur Claudia et Chiara Guidi, son épouse. Ce spectacle, d'après l'œuvre de Shakespeare, est alors dans la droite ligne des enjeux de la *societas* : **un théâtre radical et se revendiquant iconoclaste.**

Giulio Cesare est, comme l'a souligné Bénédicte Boisson (maître de conférences en études Théâtrales à l'Université Rennes 2), une étape importante dans le travail du metteur en scène. Dans les années 1980, s'il s'intéressait aux mythes non-occidentaux, depuis 1992, Castellucci s'attaque aux grands textes européens. Il s'agit de la facette que la France va découvrir avec ce spectacle créé à Florence en 1997.

Une esthétique nouvelle

Pour son premier festival d'Avignon, Castellucci montre des composantes importantes de son travail d'alors. **Il exhibe notamment des acteurs non professionnels aux physiques atypiques, pour ne pas dire dérangementants.** Il

y a un homme obèse dans le rôle de Cicéron, un vieillard nu pour César, deux jeunes femmes anorexiques sont Brutus et Cassius et un homme laryngectomisé incarne l'orateur : Antoine.

L'esthétique nouvelle n'a pas manqué de choquer les spectateurs. Un certain nombre d'entre eux quittaient la salle pendant la représentation. Dans son article sur les corps dans *Giulio Cesare* paru dans L'Annuaire théâtral en 2005, Bénédicte Boisson cite les commentaires distillés dans l'émission, *Le Masque et la Plume* lors du festival. Olivier Schmitt affirme que c'est « *un affadé de ce que faisaient en politique et en plastique les actionnistes viennois* » et Armelle Héliot s'insurge, offusquée de voir « *de l'esbroufe, du vieux théâtre d'il y a trente ans* ». Deux décennies plus tard, Armelle Héliot n'a pas changé ses positions : dans les colonnes du Figaro, en 2016, elle assure que *L'Orestie*, recréée à l'Odéon, « *n'est pas recommandable* ».

Cependant, en 2001, lorsque *Giulio Cesare* est présenté à Paris à l'Odéon, les critiques seront globalement positives.

Depuis, Castellucci n'a plus quitté la France, puisqu'il y joue presque chaque année ses nouvelles productions, depuis ce spectacle fondateur pour le public de l'hexagone : *Giulio Cesare*.

Hadrien Volle – www.sceneweb.fr



Giulio Cesare (R. Castellucci) – photo Théâtre de l'Odéon



La messe noire de Roméo Castellucci

Published on 20 novembre 2019

Conçue comme un point final explosif à la carte blanche bruxelloise, que lui avait offert l'automne dernier, La Monnaie, le Bozar et le Kanal-Centre Pompidou, *La Vita Nuova* est une performance radicale, un rite exalté signant la mort de l'art contemporain pour un plus décoratif indissociable et constitutionnel de notre nouvelle humanité. Un show messianique puissant qui met la Vilette en transe.

Dans les profondeurs d'un sous-sol, des voitures sont alignées. Protégées par d'immenses bâches ivoirines, elles semblent avoir été garées en ce lieu froid, sordide, imaginé par le duo Istvan Zimmermann – Giovanna Amoroso, pour l'éternité. Elles sont le vestige d'un temps révolu. Surgissant de l'obscurité, un immense black, tout de blanc vêtu fait sa ronde, vérifie que ce singulier sanctuaire n'a pas été profané.



Personne à l'horizon, le monde s'est endormi. Il est temps de prêcher la bonne parole, d'expurger nos sociétés de ce qui les salit, les avilit. Se débarrassant de ces habits civils, le sculptural gardien se glisse dans sa tenue pour le cérémonial à venir. Robe blanche, chaussures à talons, homme dans son allure, femme dans sa vêtue, il devient un être asexué, un adepte, un fidèle d'une nouvelle religion anticonformiste qui réfute la relégation au rang de mineur, les pensées, les œuvres faites par des femmes, des « effeminées ».

Rejoint par quatre autres croyants, il psalmodie en silence. Les gestes sont précis, les mouvements millimétrés. Transformant ces catacombes de l'industrialisation à outrance, en église, il invite le public debout à communier avec eux, à se laisser hypnotiser par ce rituel fantomatique. La musique entremêle les cliquetis métalliques, les sons mécaniques sourds, amplifiés. Le brouhaha envahit l'espace, enveloppe les âmes. Les lumières blafardes ou stroboscopiques soulignent la transe de ces êtres errant dans ce cimetière de voitures.

L'art est mort, l'art est vivant. Tel un phénix, un aigle, un corbeau, il renaît de ces cendres. Renversant les carcasses des automobiles, nos cinq apôtres de cette ère nouvelle hypnotisent les spectateurs, les convertissent à la pensée castelluccienne. La symbiose des êtres est palpable, enivrante. Véritable performance artistique, *La Vita Nuova* conjugue habilement la plume ciselée, réaliste de **Claudia Castellucci** et la virtuosité poétique de **Roméo Castellucci** à mettre objets, accessoires et comédiens en espace, à créer des tableaux frappants.

Rien n'est dû au hasard. Tout est fait pour secouer, obliger le public à réfléchir.



Comme, il le dit lui-même, il ne cherche pas à apporter une réponse à un état de fait, mais à poser le symptôme, à l'exposer pour que chacun l'interprète à sa manière et cherche en lui une solution.

La Vita Nuova est une immense fresque prophétique, une interrogation sur nos sociétés, notre humanité. Une œuvre d'art bouleversante, féministe, un hymne à la beauté, à la tolérance, à l'ouverture d'esprit.

Olivier Frégaville - Gratian d'Amore

La Vita Nuova de Romeo Castellucci
Dans le cadre du **festival d'automne** à Paris
Grande halle de la Villette
211 avenue Jean – Jaurès
75019 Paris
jusqu'au 24 novembre 2019
Durée 50 min environ

Conception et mise en scène de Romeo Castellucci

Texte de Claudia Castellucci

Musique de Scott Gibbons

Avec Sedrick Amisi Matala, Abdoulay Djire, Siegfried Eyidi Dikongo, Olivier Kalambayi Mutshita, Mbaye Thiongane

Décor d'Istvan Zimmermann & Giovanna Amoroso – Plastikart studio

Réalisation des costumes de Grazia Bagnaresi

Crédit photos © Stephan Glagla

PERFORMANCE



« La Vita Nuova », Castellucci s’empare du Paradis au Festival d’Automne

20 NOVEMBRE 2019 | PAR AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

*Fidèle parmi les fidèles, Le festival d’automne accueille une nouvelle fois le roi Roméo. Ce spectacle est co-produit par la Grande Halle de la Villette qui, transforme sa salle **comme en 2015**, pour nous plonger dans les moteurs des machines symboliques, philosophiques et biblique du metteur en scène italien.*

Castellucci, c'est l'homme qui régénère les âmes, qui affronte le visage du fils de Dieu, l'homme qui transforme Moïse en fils d'une femme actuelle, l'homme qui fait surgir Marie d'un trou noir, l'homme aussi qui plonge dans les enfers. L'italien a révolutionné la perception du théâtre en France, grandement grâce au travail conjoint de Bernard Faivre d'Arcier puis de Hortense Archambault et Vincent Baudriller successivement à la tête du Festival d'Avignon, conscients de l'urgence de dire par autre chose que les mots.

L'enfer, l'apocalypse, la résurrection sont les fondamentaux de Castellucci qui avec *La Vita Nuova* sort de sa route sur le fond mais pas dans la forme. Dans la forme justement, il revient à ses racines, quand, à ses débuts, il présentait des œuvres à regarder. Depuis, il a souvent travaillé le verbe mais toujours comme un geste parmi les autres.

Ici, il transforme la Grande Halle en garage. Ce n'est pas la première fois. En 2015 pour *Métopes del Partenone*, c'était un défilé d'ambulances qui surgissaient pour sauver, ou non, des vies. Nous étions 10 jours après les attentats, la vision était une sublimation d'un réel abominable.

Cette fois c'est un autre garage. C'est le Paradis céleste. Les âmes ont des roues et sont encore dans leur linceul. La vision plastique est totalement folle. Debout, nous sommes face à une vingtaine de voitures toutes cachées. La lumière est étrange, faites de néons dont certains, certains seulement, crépitent. Ceux qui sont au dessus du public dressé, ceux qui sont finalement du côté des vivants aux portes de ce Paradis. Les gardiens de ce temple sont des hommes noirs, immenses. Ces bergers portent un chasuble et des chaussures de femmes, des sandales à bride de 4 cm de talon, carré large. Leurs pieds sont une fusion entre ceux des pèlerins et des dames sages.

Mais alors, que vient dire le cérémonial qui a tout d'une procession ? Des objets sont posés, montrés. Par exemple, un cercle en or, une branche d'arbre, un tapis...Ce qui est célébré c'est la main de l'artisan, celui qui ne fait pas semblant. Car il nous sera répété que nous ne sommes pas libres, nous en dehors de ce Paradis.

Dans cette pièce où tout est pesé, où tout est symbole, la voiture est malmenée, retournée. Elle cache des secrets qui sont autant de figures tutélaires de la tragédie, de la mort et du sacrifice. Tout est question de regard pour celui qui se considère comme « un artiste mineur qui voit l'artisan comme majeur ». Il est drôle de sentir l'air du temps. En ce moment, Ivana Müller et Gaëlle Obiégly brodent aux Inaccoutumés, comme si il était urgent de revenir au geste primitif.

Roméo Castellucci vient une nouvelle fois dépasser la réalité, dépasser la question de la finitude. Il est au-delà dans une épure du mot qui vient mettre à égalité le son, la lumière et le geste.

Jusqu'à samedi à 13h et 19h, dimanche à 13h, relâche jeudi.

Romeo Castellucci, « La Vita Nuova » © Veerle Vercauteren

Infos pratiques

Date de début*:

19 NOVEMBRE 2019

Date de fin:

24 NOVEMBRE 2019

Lieu:

Grande Halle de La Villette

[VOIR DANS L'AGENDA](#)

(*): CONSULTER NOTRE AGENDA POUR PLUS DE DÉTAILS

IDEES & DEBATS

art&culture

Le parking des anges de Castellucci

Philippe Chevilley

 @pchevilley

La grande halle de la Villette a l'allure d'un vaste parking nimbé de brumes. Sous de pâles néons est alignée une trentaine de voitures, chacune recouverte d'une housse blanche. Ni

enfer ni paradis, ce monde fantôme est l'espace rêvé d'une métamorphose pour l'avènement d'une vie nouvelle, d'une « Vita Nuova », nom du dernier spectacle-performance de l'Italien Romeo Castellucci présenté dans le cadre du Festival d'automne.

Bientôt, le public regroupé debout au fond de la salle distingue la silhouette d'hommes noirs vêtus de robes blanches. Bergers venus du fond des âges, prophètes d'une ère nouvelle, ils arpentent les travées au son de cloches, comme s'ils menaient un troupeau de moutons invisibles. Mouvements de danse esquissés, gestuelle hiératique, manipulation d'un anneau et d'un arbre dorés (ce dernier étant confié à un spectateur) : les cinq cavaliers de l'Apocalypse engagent un rituel étrange qui les mène bientôt au milieu du public. Dans le monde du futur, il n'y aura pas de quatrième mur...

Soudain, les lumières clignotent. Les cinq hommes déshabillent une auto, la déplacent et la retournent à plusieurs reprises. Sous le moteur, des signes : une tête de statue, puis une tête de mort, puis des oranges, symboles de la vie retrouvée. Nouvelle

SPECTACLE

La Vita Nuova

de Romeo Castellucci

Paris, Festival d'automne, grande halle de la Villette (01 40 03 75 75), 50 mn.

jusqu'au 24 nov.

Plusieurs horaires

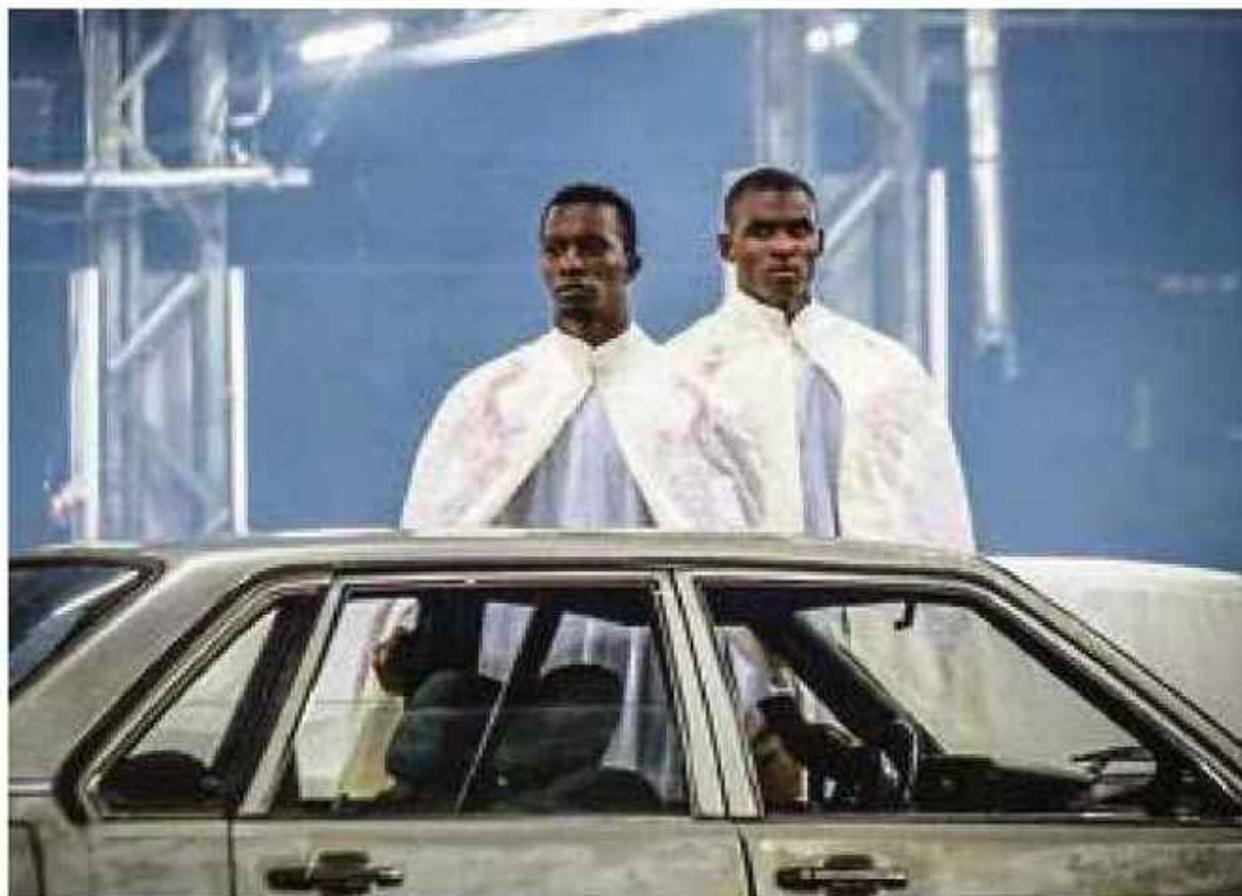
(sur liste d'attente).

étape : les bergers revêtent un manteau étincelant, comme pour célébrer les temps nouveaux. L'un d'entre eux, au loin, monte sur le toit d'un véhicule, coiffé d'un aigle... Les images de cette cérémonie initiatique, soulignées par la musique foisonnante de

Scott Gibbons (nappes électroniques, Klaxons, cris d'animaux), sont d'une grande beauté. L'expérience sensorielle est inédite, réjouissante et, comme souvent chez le gourou des planches, volontiers hermétique...

Ode à l'artisanat

Le poème de Claudia Castellucci, sœur du dramaturge, livre quelques éclaircissements. Le texte déclamé par un des acteurs évoque l'inaccessible rêve de liberté – une liberté qui n'est pas fruit de l'esprit humain, mais du lieu où l'on se trouve. Et fait un sort à l'art qui, dans une « Vita nuova », se doit de renouer avec l'humain. Castellucci renverse les codes de l'art institutionnel comme les bagnoles, pour prôner le retour à l'artisanat, à une création utile, décorative, qui embellit le quotidien. La démonstration, matière à débats, est un brin appuyée et grandiloquente... Qu'à cela ne tienne, l'esprit du spectateur peut s'évader et rejoindre le chœur des hommes dépouillés de leurs oripeaux s'aspergeant de peinture. Il ne faut pas trop penser, plutôt laisser parler les sens, quand on veut goûter pleinement le fol imaginaire de Romeo. ■



Les bergers revêtent un manteau blanc étincelant, comme pour célébrer les temps nouveaux.*Photo © Veerle Vercauteren*



© Stephan Glaglia

Critiques Théâtre

La Vita Nuova

Romeo Castellucci

Dans les profondeurs d'un parking, cinq hommes officient une messe interlope et appellent de leur vœux un autre monde. Après de nombreuses mises en scène pour l'opéra, Romeo Castellucci revient au théâtre avec *La Vita Nuova*.

Par Aïnhua Jean-Calmettes
publié le 25 nov. 2019

La dernière fois que l'on a vu Romeo Castellucci au théâtre à Paris, c'était au même endroit, à la Grande halle de la Villette, alors dans un dénuement qui lui donnait des allures de gymnase anonyme. C'était quelques jours après les attentats du 13 novembre et on s'apprêtait à être le témoin d'une série de scènes quasi identiques : du sang, beaucoup, un corps suspendu entre la vie et la mort, l'arrivée d'une ambulance et le dernier souffle, malgré les efforts des secouristes. La fiction venant percuter l'actualité, le metteur en scène était venu en personne prononcer un discours liminaire dont la sobriété et l'élégance résonnent encore. *« Cette action a le malheur particulier d'être un miroir atroce de ce qui est arrivé dans les rues de cette ville. Images difficiles à supporter, obscènes dans leur exactitude inconsciente. Je suis conscient que trop peu de temps a passé pour traiter cette masse énorme de douleur et que nos yeux sont toujours grands ouverts sur la lueur de la violence. Je suis conscient de cela et je vous demande pardon. Mais je suis impuissant et ne peux rien faire face à l'irréparable que le théâtre représente. Voilà, en ce moment il me semble plus humain d'être là. Être ici aujourd'hui signifie qu'il faut être présent et vivant, devant les morts. »*

Dans *El Metope del Partenone*, l'instant décisif de la mort se rejoue et insiste une dizaine de fois, jusqu'à l'insoutenable. La répétition n'a pourtant pas valeur d'éternel retour, et tout en bégayant, le temps continue d'avancer par l'entremise des énigmes qui encadrent l'action. Posées avant la scène, elles sont résolues après, comme de trop frêles respirations. Car il y a bien quelque chose de l'apnée dans le théâtre de Romeo Castellucci : on traverse ses pièces le souffle court et le corps nerveux. Dans *La Vita Nuova*, c'est d'abord par le son que la tension s'installe. Un bruissement sourd et opaque qui emplit tout l'espace, entrecoupé de chants d'oiseaux. Ces derniers font signe vers un hors champs inatteignable, comme le dernier vestige d'une nature ou d'un au-dehors qui pourrait tout aussi bien avoir disparu. Cette fois, la Grande Halle de la villette n'offre pas la hauteur de ses plafonds. Ici, le ciel est bas, quasiment à hauteur d'homme, et des néons blafards éclairent trente trois voitures recouvertes de draps, autant linceuls que nappes d'autel. Ici, le temps déraille encore. Il semble remonter sa course, filant tout droit de la société industrielle vers la révolte inaugurale des premiers prophètes de la Bible.

Se fier à la matière

Alors que se passe-t-il au juste, dans ce parking ? Presque rien. Un rituel officié dans une lenteur que rien n'effraie. Des symboles, dont la polysémie fait barrage à toute interprétation fixe, circulent entre les mains des cinq protagonistes. Ils prennent des poses devenant un instant statues ou bien icônes. Puis l'un d'entre eux brise le silence, dans une sorte d'homélie qui de la question de la liberté s'élance vers celle de l'art. Le discours est simple. Même la syntaxe de s'embarrasse pas : des phrases nominales pour décrire une réalité. Point. « La liberté n'existe pas. » / « La liberté existe dans les lieux, pas dans les esprits. » / « La liberté est un mot incompréhensible qui fait que l'on devient immédiatement sérieux. »

Certains seront déçus. C'est qu'on fait beaucoup parler les mots, au théâtre. Il faudrait que le sens se terre là, essentiellement. Que ce soit profond, « poétique », subversif ou subjuguant. Il faudrait que les mots soient à la hauteur de la force des images. Ici, ils semblent plutôt jouer contre, d'ailleurs non sans humour. Dans ce léger sourire en coin et cette simplicité qu'on pourrait trouver naïve, c'est comme un retour au « ici et maintenant » et à la matière qui s'opère, un retour à la terre à rebours de tout ce que la mise en scène charrie de transcendance et de référence au sacré. L'espace lui-même, pointe dans cette direction. Autant dans *El Metope del Partenone* il offrait toute latitude au spectateur de se mouvoir librement, autant le parking de *La Vita Nuova* réduit les possibilités et force le public à faire corps. La fatalité qui menait les condamnés à mort vers leur trépas avait lieu dans un vaste paysage. Mais s'il faut inventer une « vie nouvelle » ce sera depuis des profondeurs confinées qui ne promettent que de maigres horizons. C'est là qu'il faut essayer quand même. Dans un monde sans grandeur, ni décadence apocalyptique. Un monde qui n'est que ce qu'il est.

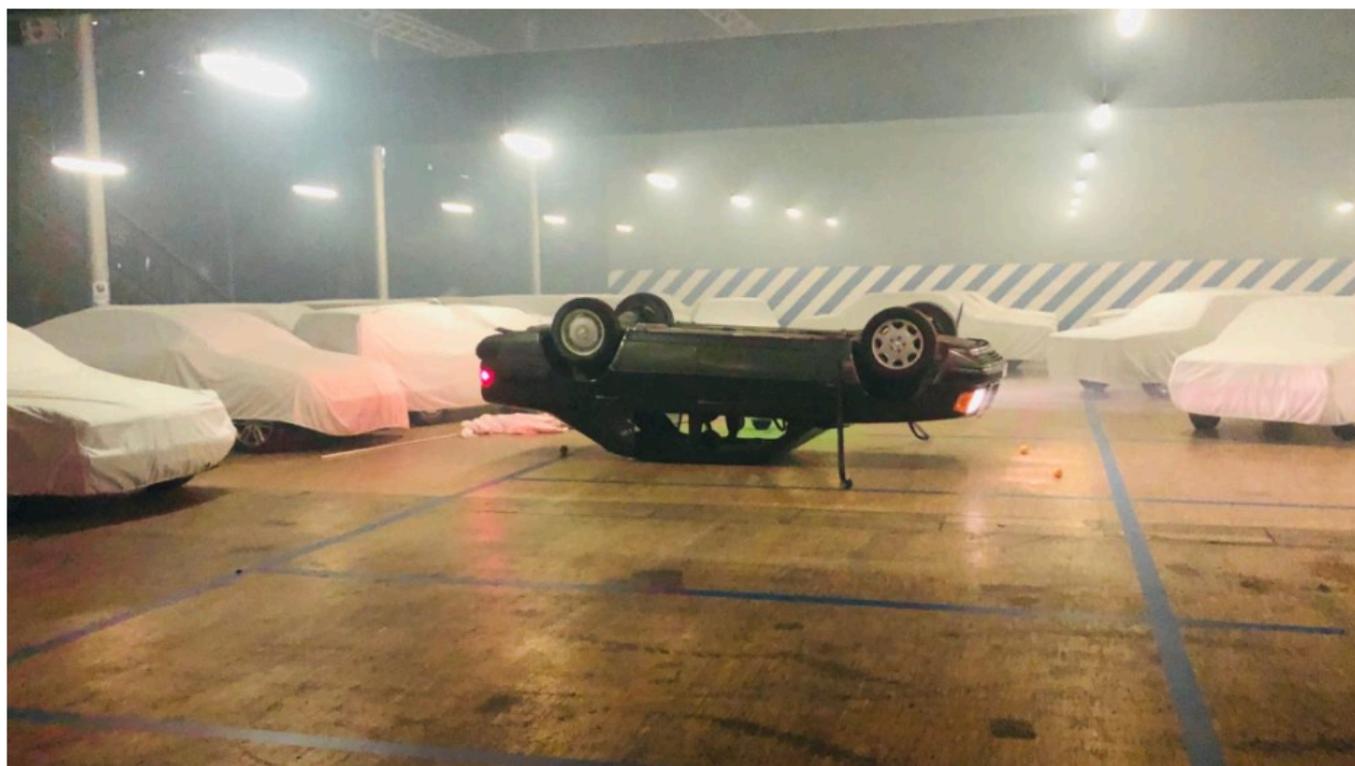
> **La Vita Nuova de Romeo Castellucci** a été présentée à la Grande Halle de la Villette du 19 au 24 septembre, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

La vita nuova dei teschi restituiti

di Lorenzo Alunni

25 Novembre 2019

Un cerimonia a Edimburgo, uno spettacolo di Romeo Castellucci a Parigi. Insieme.



Pochi giorni fa, il 22 novembre, si è tenuta all'università di Edimburgo un'importante cerimonia di restituzione coloniale. Nello stesso giorno, e alla stessa ora, alla Villette di Parigi è andata in scena una replica dello spettacolo di Romeo Castellucci *La vita nuova*. Alla cerimonia di Edimburgo non ero presente, allo spettacolo di Parigi sì. Eppure, ero presente anche alla cerimonia.

Restituire e re-istituire

L'università di Edimburgo ha scelto di restituire ai loro discendenti i teschi di nove membri di una tribù dello Sri Lanka. I teschi risalgono a circa duecento anni fa e sono stati acquisiti – in modalità ignote – dall'università per la propria collezione anatomica circa cento anni fa, in un contesto di violenti rapporti di forza coloniali. Durante la solenne cerimonia di restituzione che si è tenuta a Edimburgo, il capotribù presente **ha dichiarato**: «Anche se questi resti sono stati a Edimburgo per molti anni, i loro spiriti sono rimasti con noi in Sri Lanka».

Nel comunicare **su Twitter** la restituzione, il museo di anatomia ha scritto: «Negli ultimi due anni abbiamo lavorato con il Capo Wanniya Uruwarige e il popolo Wedda dello Sri Lanka per scoprire nuovi elementi sui loro antenati. Oggi, in una commovente cerimonia, i teschi appartenenti ai Vedda sono stati restituiti dall'Anatomical Museum per intraprendere finalmente il loro viaggio di ritorno verso casa». Al tweet era abbinata questa fotografia:



Non passa inosservato il teschio che regge in mano il capo Wanniya Uruwarige. Ma, alla sua destra, non passa inosservato neanche quel busto classico. Più da vicino:





Parigi. A un certo punto dello spettacolo a cui in quelle stesse ore stavo assistendo, *La vita nuova* (la replica delle ore 13, perché tutte quelle serali erano esaurite), i cinque attori di origine africana ribaltano un'automobile per più volte. La prima volta che lo hanno fatto, ci viene mostrata una certa presenza sotto l'auto (l'immagine dalla replica di Bruxelles):



Poi lo hanno rifatto ancora, ed ecco cosa c'era stavolta sotto l'auto:



L'inconscio delegato

Qual è la nostra disponibilità a delegare una piccola parte del nostro inconscio alle opere d'arte con cui veniamo a contatto? Nel nostro modo di stare al mondo e nel nostro immaginario più intimo, quale margine di manovra siamo disposti a lasciare ai libri che leggiamo, alla musica che ascoltiamo, all'arte che guardiamo, agli spettacoli teatrali a cui assistiamo e così via?

A pormi con forza quasi imbarazzante queste domande sono alcuni dei libri, dei dischi e delle opere d'arte a cui sono più profondamente legato, e che mi fanno per quel che sono. Ma gli spettacoli di Romeo Castellucci lo fanno in una maniera del tutto specifica, se non problematica. Forse, ogni volta che vado a un suo spettacolo corrisponde a un nuovo tentativo di capire perché, tentativo puntualmente – e forse opportunamente – fallimentare. Perché, mi chiedo sempre, questa sorta di piccola ossessione?

Excusatio non petita

Dai due o tre amici che fanno teatro con cui mi sia capitato di parlare di Castellucci ho ottenuto sempre risposte piuttosto infastidite: con il budget di un solo spettacolo dei suoi, mi dicono, ci si potrebbero finanziare tutte le compagnie teatrali sotterranee d'Italia, che invece faticano moltissimo a sopravvivere. Al di là di queste divergenze di vedute, sta di fatto che, dopo essermi trovato per puro caso a un concerto in cui Scott Gibbons suonava la musica composta per quegli spettacoli e dopo essere andato a vedere *Il velo nero del pastore*, ho preso a inseguire freneticamente le opere di Castellucci. Ogni volta che se ne presenti la possibilità, corro ad assistere ai suoi lavori, compresi quelli in dvd o in streaming, e incluse le regie operistiche, come il più infantile dei fan. Vado agli spettacoli di Castellucci con una voracità che invece non riservo al resto della scena teatrale contemporanea (anzi, del teatro in generale), che eppure la mia attenzione di semplice spettatore la meriterebbe eccome.

È che, anche a distanza di anni, mi tornano spesso in mente immagini da quegli spettacoli, senza nessuna ragione particolare e senza alcuna avvisaglia: visioni istantanee che arrivano nei momenti più improbabili e se vanno come sono arrivate, flash, ostinati ricordi visuali e sonori che, non richiesti, fanno capolino nella mia quotidianità, senza nessun apparente rapporto di causa ed effetto con le circostanze di quella stessa quotidianità. Il ricordo dello spettacolo per lo più passa, mentre rimane forte la memoria di singole immagini, singoli momenti sonori e visuali, singoli grumi di tensione. È come se i lavori di Castellucci avessero il potere di riservarsi un piccolo ma fortificato e inespugnabile pertugio del mio inconscio di spettatore, depositandovi a ogni spettacolo nuove visioni che ogni tanto faranno capolino nella mia memoria involontaria.

È una dinamica che in fondo, per certi versi, condivide lo stesso meccanismo del trauma: immagini che vorremmo scomparissero per sempre dalla nostra memoria e dal nostro inconscio, e che invece si ostinano a rifarsi vive quando meno te lo aspetti, come spiritelli dispettosi. Ma le visioni degli spettacoli di Castellucci sono spiritelli – e minuscoli traumi? Qual è il confine? – benvenuti, almeno per ora, soprattutto quando – sempre – si presentano senza una buona ragione per farlo.

La vita nuova

Stavolta è stato il turno de *La vita nuova*, alla Villette di Parigi, per il Festival d'Automne. Veniamo fatti entrare in un grande garage, illuminato da file di neon e pieno di automobili parcheggiate e ognuna coperta da un telo bianco. Una leggerissima nebbia pare avvolgere tutto. Sentiamo cinguettii, canti di uccelli e rumori della foresta, suoni che si trasformeranno presto nella musica elettronica ossessiva – e perfetta – di Scott Gibbons, collaboratore di sempre di Castellucci e della Società Raffaello Sanzio.

Modo, mondo

Abbiamo la sacrosanta possibilità di proteggere con i denti il sacro spazio di permeabilità strutturale fra le proprie opere d'arte preferite (letture, visioni, ascolti...) e il proprio vivere e agire quotidiano, anche – anzi, soprattutto – nei casi in cui sia difficile o impossibile vedere, intuire o creare artificiosamente un legame di causalità o, anche peggio, di *applicabilità* fra quegli stimoli artistici e la realtà. Alla luce e all'oscurità di tutto questo, mi sembra il caso d'invertire la domanda iniziale, metterla sottosopra, proprio come quelle auto e quelle ruote che girano a vuoto de *La vita nuova*: non mi chiedo più qual è la nostra disponibilità a delegare all'arte il nostro modo di stare al mondo, ma, al contrario, qual è la nostra disponibilità a delegare al mondo il nostro modo di stare di fronte all'arte, alla pagina scritta, al gesto teatrale, all'atto sonoro e a tutte le altre forme di capacità di dire e agire. La vita nuova era allora la mia, quella che è iniziata ieri all'uscita da quel teatro e quella che inizia ogni volta che chiudiamo un libro o usciamo da un cinema o da un museo, letteralmente *rimessi al mondo*.

Liberazione, indipendenza, futuro

Nel programma di sala che mi sono messo in tasca ieri alla Villette, guardandomi bene dal leggerlo prima dello spettacolo, trovo una breve intervista a Romeo Castellucci. L'intervistatrice Sylvia Botella gli chiede in quali circostanze abbia creato *La vita nuova*, e lui: «Ho cominciato a pensarci mentre, qualche anno fa, ero assorto in alcune immagini di artigianato africano di rara qualità. Di fronte all'inaudita potenza formale di quegli artefatti ho provato un senso di liberazione e d'indipendenza. Di futuro». Un senso di liberazione, indipendenza, futuro. Già. Quelli che Romeo Castellucci stava ammirando non erano solo artefatti africani. Erano, camuffati, anche antichi teschi dallo Sri Lanka.



Lorenzo Alunni



📅 Visioni 📍 Edimburgo, Festival d'Automne, La vita nuova, Parigi, Paris, restituzione, Romeo Castellucci, Societàs Raffaello Sanzio, Sri Lanka, teschi

Les pèlerins de la matière

La Vita Nuova

Par Marie Sorbier

🕒 26 novembre 2019

Article publié dans I/O daté du 02/12/2019



DR

Si comme le dit Artaud, « le vrai théâtre naît d'une anarchie qui s'organise », « *La Vita Nuova* » se situe au cœur de cette tension originale et use, pour nous la transmettre, d'une suite d'artifices théâtraux comme autant de diffractions : la réalité et la fiction, le symbole et la parole, le poème et la harangue, l'art et l'artisanat... Romeo Castellucci, dont toutes les créations semblent tutoyer les mystères, ouvre une nouvelle fois un sillon métaphysique et révèle un magma d'affirmations et de questions en gestation. Lui qui, depuis des années, se refuse et réfute le vocabulaire religieux pour définir son travail, semble cette fois-ci concéder qu'il s'agit bien là d'une liturgie.

Dans un parking, revêtues de leur linceul, dorment des allées de voitures, éclairées par une armée de néons blêmes toussotants. L'immersion (conçue par Scott Gibons, grand chaman des subtilités du son en scène) se construit grâce aux chants des oiseaux, aux bêlements, et aux klaxons ou autres moteurs énervés qui livrent un combat intime entre l'appel de l'extérieur (la nature, la vie passée ou à venir) et l'âpreté de la caverne, lieu de fortune ou de repli. Cinq hiératiques bergers noirs en aube blanche veillent sur ce troupeau de tôles, archétype du quotidien et du savoir-faire humain, clones de machines à présent abandonnées. Ils s'adonnent à un rite païen, un ballet silencieux où chaque geste, théurgique, semble abscons mais agissant, et les objets tour à tour activés densifient l'espace tout en le sacralisant. Un anneau d'or, une branche d'arbre nue, un filet d'oranges, un grand oiseau noir naturalisé, une vanité en plâtre, une moulure en stuc dorée sont ainsi convoqués – bribes éparses d'une nouvelle vie à inventer – pour témoigner de l'importance vitale de la beauté.

La parole (écrite par Claudia Castellucci) soudain proclamée du haut de la carcasse, est un manifeste, une attaque frontale aux artistes dont les productions semblent incapables de toucher les corps du public. Cette parabole est une forme d'expression pensée pour être accessible à tous, pourtant certains sont exacerbés par cette simplicité : « Ils font bien de nous mépriser, parce qu'ils s'attendent à une langue pleine de doubles sens poétiques dont ils ont envie de déchiffrer la « complexité » grâce à leur culture humaniste. Et bien ici, celui qui est cultivé et celui que ne l'est pas ont exactement les mêmes possibilités parce que c'est un théâtre qui transcende la culture. » Pour Claudia et Romeo Castellucci tout est affaire de matière, de concret, de réel (et non de réalité). Quand on renverse une voiture, on appelle à la révolte bien sûr même si dans ce garage la violence du geste est d'abord poésie. La révolte de l'art décoratif contre l'art contemporain s'incarne dans ce lieu sans horizon ; l'urgence du dire et du faire le transforme alors en agora. L'ornement redevient le temps de la performance l'apanage des prophètes et la polémique ainsi relancée interroge chaque spectateur sans lui concéder la moindre piste de réponse. Ici, le public est envisagé comme capable d'introspection et c'est à chacun d'observer comment l'initiation à cette nouvelle vie fait échos à ses propres aspirations.

INFOS

FESTIVAL : FESTIVAL D'AUTOMNE

La Vita Nuova

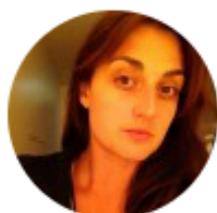
Genre : Performance, Théâtre

Conception/Mise en scène : Romeo Castellucci

Lieu : Grande Halle de la Villette

A consulter : https://lavillette.com/programmation/romeo-castellucci_e362

A PROPOS DE L'AUTEUR



Marie Sorbier

Rédactrice en chef de I/O

Fondatrice du journal et Directrice de la publication

26
NOVEMBRE

Romeo Castellucci en trois pièces trash et blasphématoires

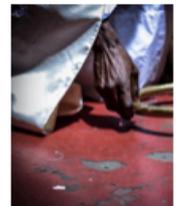
CULTURE

Metteur en scène, plasticien, performeur et scénographe de renom, Romeo Castellucci bouscule le théâtre européen depuis les années 90. Programmé au Festival d'Automne depuis 2000, il est revenu cette année avec son nouveau spectacle, "La Vita Nuova", une mise en scène qui recrée un parking poussiéreux au coeur de la Grande Halle de la Villette. L'occasion de revenir sur la carrière de cet artisan de la performance en trois événements marquants.

Par **Chloé Sarraméa**



"La Vita Nuova" de Romeo Castellucci © Veerle Vercauteren



Décoré en 2013 d'un Lion d'or pour l'ensemble de sa carrière à la Biennale de Venise, l'Italien Romeo Castellucci est un artiste habité par la tragédie. De ses mises en scène de pièces de répertoire comme l'*Orestie* d'Eschyle (1995) et *La Divine Comédie* de Dante (2008) à ses adaptations d'opéras de Wagner (*Parsifal* en 2011 et *Tannhauser* en 2017), en passant par ses relectures de textes d'anthologie comme le *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline (1999), celui qui a étudié les arts plastiques aux Beaux-arts de Bologne à la fin des années 70 est aussi l'auteur de pièces clivantes et provocatrices, comme *Sur le visage du concept du fils de Dieu* (2011), qui s'inscrit dans la continuité du "théâtre de la cruauté" théorisé par l'essayiste Antonin Artaud.

1. *Tragedia Endogonia*, P.#06 Paris : le projet tentaculaire

En 2002, alors que Romeo Castellucci connaît un succès mondial suite à son adaptation de l'*Orestie* d'Eschyle (une trilogie dramatique représentée en 458 av. JC et récemment mise en scène par le Suisse Milo Rau au théâtre de Nanterre), il imagine *Tragedia Endogonia*, une pièce qui, tel un organisme vivant, se transforme à mesure qu'elle est jouée dans différentes villes du globe. Avec sa compagnie la Societas Raffaello Sanzio, fondée avec sa sœur Claudia en 1981, le metteur en scène italien parcourt le monde : de Cesena où il monte la pièce, il se rend à Berlin, Bruxelles, Bergen, Paris, Rome; Strasbourg, Londres, Marseille, pour terminer sa course à Avignon, centre névralgique du théâtre en Europe.

Étendu sur quatre années et décliné en onze épisodes, le projet *Tragedia Endogonia*, tel un chemin de croix, marque un arrêt au Festival d'Automne à Paris en 2003. Armes, souffrance, corps quasi nus, violence... Romeo Castellucci enflamme la capitale. Sans réellement étayer son propos, le metteur en scène propose au-delà d'une simple pièce de théâtre une véritable expérience visuelle pour les spectateurs, où non moins de trois voitures tombent littéralement sur scène. Tous les sens sont en éveil, les ventres se nouent, l'ouïe est saturée, et sur scène, les mouvements, les rythmes, les couleurs et les sons du monde contemporain s'entremêlent : *Tragedia Endogonia*, P.#06 Paris malmène ceux qui croyaient tout savoir du théâtre.



"Sur le visage du concept du fils de Dieu" (2011) de Romeo Castellucci © Klaus Lefebvre

2. Sur le visage du concept du fils de Dieu : la controverse

En 2011, l'enfant terrible de la performance revient poser ses valises à Paris. D'abord présentée au Festival d'Avignon, sa pièce *Sur le visage du concept du fils de Dieu* (*Sul concetto di volto nel figlio di Dio*) est ensuite programmée au Théâtre de la Ville. À travers cette mise en scène, Romeo Castellucci s'attaque au sacré : on y voit un vieillard déambuler sur scène en couche-culotte, et se mettre à jeter des excréments sur la reproduction d'une peinture d'Antonello di Messina représentant le Christ. Les critiques vont bon train : *Sur le visage du concept du fils de Dieu* est jugée comme blasphématoire par l'évêque de Vannes et les mouvements intégristes catholiques s'emparent de l'affaire, cherchant à interdire que la pièce soit jouée.

En effet, alors que les représentations de *Sur le visage du concept du fils de Dieu* ont à peine débuté, une horde de manifestants tentent de perturber les représentations. Résultat : 220 arrestations en 7 jours. Sept ans plus tard, la pièce est reprise au théâtre Quinconces-L'Espal du Mans, mais cette fois-ci Romeo Castellucci est soumis à la censure. La scène du spectacle où des enfants jettent des jouets en forme de grenades sur le visage du Christ est alors retirée de la pièce par arrêté préfectoral.



"La Vita Nuova" (2019) de Romeo Castellucci © Veerle Vercauteren

3. *La Vita Nuova*, retour à Paris dans un parking souterrain

Cette année, la toute nouvelle performance de Romeo Castellucci, *La Vita Nuova*, bouscule. Créée dans un ancien garage Citroën à Bruxelles, la pièce est programmée fin novembre au sous-sol de la Grande Halle de La Villette à Paris. Elle met en scène cinq comédiens noirs, affublés de longues capes d'une blancheur virgine – qui rappellent celles des ecclésiastes ou les ailes des anges – dans un parking désaffecté, enfumé et poussiéreux.

Interrogeant le sens de la vie et celui de l'art, *La Vita Nuova* est le récit d'une quête de sens, celui d'hommes déambulant dans une époque pas tout à fait révolue avec la volonté de construire une ère nouvelle. Au milieu de carcasses de vieilles Mercedes, les acteurs de la performance de Romeo Castellucci invoquent un nouveau Dieu : l'art. Presque assourdis par les bruits de nature, de fantômes et de métal qui s'entrechoquent – réalisés par Scott Gibbons, le compositeur de musique électroacoustique à l'origine de toutes les bandes sons du metteur en scène depuis les années 90 –, les spectateurs peinent néanmoins à apercevoir le territoire dans lequel Romeo Castellucci veut les emmener.



Romeo Castellucci - La Vita Nuova



À regarder plus tard



Partager

la Villette



#LaVitaNuova YouTube



"La Vita Nuova" (2019) de Romeo Castellucci à la Grande Halle de La Villette, Paris